



Petites histoires de trottoir. Les médiations du récit sur les marchés informels de Paris

Virginie Milliot

► To cite this version:

Virginie Milliot. Petites histoires de trottoir. Les médiations du récit sur les marchés informels de Paris. CNRS éditions. "Rencontres Recherches et Création du Festival d'Avignon : Mises en Intrigues", Jul 2015, avignon, France. Mises en intrigues "Rencontres Recherche et Création" du Festival d'Avignon, 2016. <hal-01372523>

HAL Id: hal-01372523

<https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01372523>

Submitted on 27 Sep 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Petites histoires de trottoir. Les médiations du récit sur les marchés informels de Paris

Virginie Milliot

in Catherine Courtet, Mireille Besson, Françoise LAVOCAT et Alain Viala (dir) : *Mises en intrigues* « Rencontres Recherche et Création » du Festival d'Avignon, CNRS éditions, Paris, 2016, pp 163-183

Dans les manuels d'ethnographie la rue peut être présentée comme un espace non pertinent « où les interactions sont sans lendemain, c'est-à-dire sans conséquences » (Beaud et Weber 1997, p 41). L'anthropologie a d'avantage documenté la variation des liens de parenté que celle des liens éphémères et difficilement saisissables des espaces publics urbains. Dans la lignée de Simmel (1903) les sociologues de l'école de Chicago nous ont pourtant appris à reconnaître la positivité des froides civilités de l'urbanité et l'importance de l'anonymat dans la construction du sujet moderne. Les règles de conduite dans les lieux de rassemblement, les formes de la civilité urbaine, les principes normatifs tacites régulant les espaces publics urbains ont fait l'objet d'études détaillées (Goffman 2013, Joseph 1984, Lofland 1998). Les premiers anthropologues à s'être intéressés aux contextes urbains ont ouvert une réflexion sur la spécificité des formes de socialisation qui s'y déploient. Clyde Mitchell (1966) a ainsi proposé de distinguer trois types de rapports sociaux dans le contexte des villes coloniales africaines : les rapports personnels –liens de parenté ou d'amitié- structurels –liés à la position de chacun dans la division du travail- et les rapports catégoriels –renvoyant à ces contacts superficiels et ponctuels au fil desquels les citoyens élaborent pour s'orienter, des catégories de classement de la diversité. Hannerz (1983) a approfondi cette analyse et proposé une théorie de la socialisation urbaine basée sur une variante de la théorie des rôles. Sa typologie des « domaines de rôles »¹ dans lesquels se trouvent impliqués les citoyens, intègre les coprésences fugaces résultant de nos déplacements dans l'espace public, qu'il définit comme des « relations de trafic ». Il a montré qu'elles jouaient un rôle clef dans la construction des perspectives des citoyens. L'aspect structurant des relations d'anonymat n'est donc plus à démontrer. Mais que recouvrent-elles exactement ? Doit-on les réduire à ces relations « catégorielles », à ces ajustements réciproques de la multitude ? L'anonymat n'est-il qu'un art des réserves et des distances, une présence-absence ?

Arpentant depuis 2009 les trottoirs du nord est parisien dans le cadre d'une recherche ethnographique sur les marchés informels², je ne cesse d'être frappée par la force des récits de soi qui se livrent en situation d'anonymat. Au cœur de ces espaces marchands d'une grande précarité, des hommes et des femmes cultivent un art de la conversation anonyme et nouent des liens d'une étonnante plasticité. J'interrogerai ici la

¹ Il distingue les rôles se rapportant à « l'approvisionnement », à la « famille », les « loisirs », le « voisinage » et les « relations de trafic » (Hannerz 1983)

² J'ai enquêté à la Goutte d'Or, fait des observations à Belleville et réalisé une enquête ethnographique de longue durée sur le marché informel de la Porte Montmartre (Paris 18^e arrondissement) et le « carré des biffins » qui y a été institutionnalisé depuis 2009 – en réponse à une mobilisation des vendeurs épaulés par des habitants, le Maire du 18^e a accepté de légaliser la vente d'objets de récupération trois jours par semaine dans un espace encadré par des travailleurs sociaux pour quelques centaines de vendeurs. La plupart des exemples que j'analyse ici sont extraits d'observations réalisées entre 2009 et 2014 sur les espaces de vente informelle aux alentours de la Porte Montmartre.

complexité des relations que recouvrent l'anonymat –en tant que situations où les identités et les statuts qui nous définissent par ailleurs sont suspendus. Qu'autorisent ces relations ? Je commencerai par présenter ces marchés et les différents tours qu'y jouent les échanges de paroles, comment la circulation des mots crée de la valeur –dans tous les sens du terme. J'examinerai ensuite la complexité des liens -entremêlant distance et proximité- qui se nouent au fil de ces conversations de trottoir. Je me concentrerai enfin sur les petites histoires que les gens racontent sur eux-mêmes dans cet espace intermédiaire qu'est la rue et analyserai ce que font et défont ces récits de soi en situation d'anonymat.

Les bruissements de paroles du marché

Depuis 2009, plusieurs quartiers du nord-est parisien sont confrontés au même phénomène : des hommes et des femmes de diverses origines, Tunisiens, Tchéchènes, Chinois, Roms, Pakistanais, investissent les trottoirs pour improviser, en dehors de toute régulation institutionnelle, un marché de bric et de broc. Sur des draps posés à même le sol, ils transforment en marchandises des objets hétéroclites : vêtements élimés, livres d'occasion, chaussures usagées, vieux bibelots, outillage, etc. L'essentiel est issu des poubelles de Paris, mais il se vend également des produits neufs achetés à des grossistes, ou issus d'un commerce à la valise transfrontalier (Péraldi 2001). L'éclosion de ces marchés peut être de courte durée. Au moindre signal, les vendeurs rassemblent leurs affaires et s'enfuient avec leurs baluchons. Les forces de l'ordre investissent les lieux, évacuent, verbalisent et détruisent les objets saisis dans une benne affectée à cet effet. Mais dès que les « bleus » (policiers) et les « verts » (agents de propreté) disparaissent, les transactions reprennent sans tarder. La force et la régularité des interventions policières ont réussi à dissuader les vendeurs de s'installer dans certains quartiers (notamment à Belleville ou sous le métro aérien de Barbès) mais des marchés se sont malgré tout fixés aux Portes de Montreuil, de Bagnolet et de Montmartre et leurs installations nocturnes permettent aux vendeurs de contourner la répression.

Sur les marchés les plus instables – du fait de ces opérations policières - aucune routine n'a pu se stabiliser et c'est l'urgence qui cadre les échanges. Les vendeurs de rue restent sur le qui-vive, jetant des regards obliques sur les vitrines qui réfléchissent ce qu'ils ne peuvent voir, attentifs aux moindres signaux et mouvements de la foule. Les plus expérimentés savent rester vigilants tout en captant l'attention des badauds. « *Viens voir, j'ai un jean pour toi* » me crie un vendeur avenue de la porte Montmartre. « *J'en ai déjà un* » lui répondis-je. « *Le tien c'est bien pour venir ici, mais avec celui-là, tu peux aller sur les Champs-Élysées, tu seras comme ça* (geste de la main qui signifie briller) ». Je décline son offre en riant, malgré l'insistance moqueuse d'un témoin qui me fait remarquer que le mien est effectivement troué. Pour capter l'attention des passants certains vendeurs ont développé un art de l'accroche et de l'à-propos. Leurs voix percent au dessus du brouhaha de la foule comme une invitation à l'échange et tout le monde peut à tout moment renchérir sur une blague, se mêler à une dispute sur l'évaluation d'un objet ou participer à une discussion.

Un dimanche matin dans le 18^e, une vendeuse de rue et un client discutaient vivement autour d'une veste. Il voulait l'acheter deux euros. Elle avait déjà baissé son prix et ne voulait pas descendre en deçà de cinq euros. La négociation était bloquée, la vendeuse manifestait un agacement croissant devant l'insistance du client. Elle commença à hausser le ton et s'écria : « *non, non, c'est une veste de cadre ça quand*

même ! ». Son exclamation attira l'attention. Pris à témoin par cette interjection sonore, les passants étaient autorisés à se rapprocher et à se sentir concernés. Un vieil homme de la même origine que le client³ vint se mêler de la vente. Après avoir palpé la veste il affirma : « *C'est de la qualité, c'est pas une Rom, tout à 1 €, 0,50 cts* ». Rassérénée par cette intervention, la vendeuse renchérit : « *Ça vient de chez moi et pas des poubelles !* ». Le client haussa les épaules et poursuivit son chemin.

Sur ces marchés improvisés, aucun prix n'est affiché et ils sont systématiquement discutés. Le marchandage peut parfois échouer, comme dans l'exemple ci-dessus. L'absence de langue commune est la cause de nombreux malentendus, les chiffres n'étant pas représentés par geste de la même manière dans toutes les cultures. Il arrive que des clients emportent les objets en laissant l'argent qu'ils ont évalué, à partir de leurs propres possibilités, indépendamment du prix annoncé. Des conflits éclatent régulièrement à propos de vol ou de quiproquos sur la valeur. Ils dégénèrent quelques fois en bagarres mais sont le plus souvent réglés par l'intervention de tiers. La résolution du différent passe alors systématiquement par une théâtralisation de la colère, qui permet de prendre la foule à témoin. Il y a toujours quelqu'un prêt à s'interposer, traduire et tenter de trouver un compromis sous le regard des badauds. Lorsque la rumeur laisse poindre la menace d'une intervention policière, les prix sont généralement « sacrifiés » dans la précipitation. Mais dans la plupart des cas, le jeu de la négociation ouvre un espace où l'achat peut se transformer en acte de communication. Sur ces marchés, les vendeurs cherchent à évaluer ce que le client est prêt à donner - selon son apparence vestimentaire, son attitude dans la négociation, sa manière de manipuler les objets convoités ou les questions qu'il pose à leur sujet.

- *3 euros 50 les deux Monsieur si ça vous intéresse... Monsieur je vous ai laissé une petite marge*

- *2 euros les deux*

- *Alors je vous les fais 2 euros 50 et on en parle plus, il faut que je rentre un peu dans mes frais... et j'accepte la carte bleue.*

- *2 euros*

- *Vous pouvez pas me rajouter 50 centimes ? Un petit effort ! Je vous fais ce prix-là, la première fois... parce que ça fait 22 ans que je suis ici et c'est la première fois que je vous vois.*

- *J'aurai pu vous faire un chèque,* répond le client visiblement amusé par cette manière de jouer avec les règles du commerce formel (la clientèle, la marge, la carte bleue) pour justifier le prix d'objets de seconde main vendus sur le trottoir. Il paiera avec un large sourire 2,50 € les deux peluches convoitées.

Le marchandage est à la fois un jeu et un rapport de force. Les discussions peuvent être âpres, lorsque les clients cherchent à imposer leur prix, mais elles peuvent également prendre une forme ludique et stabiliser des accords par la médiation de l'humour. Discuter, évaluer les hommes et les objets, stabiliser suffisamment de confiance pour commercer sont les principales activités de ces marchés informels. Geertz a montré que la force d'organisation de ces économies de bazar -qui semblent être un chaos indescriptible- est l'échange, dont le marchandage est un moyen d'explorer les possibilités (Geertz 2003). La discussion peut tourner court une fois trouvé un accord sur

³ Les deux hommes étaient Algériens. La reconnaissance d'une langue, d'une origine commune autorise des rapprochements sur ces marchés. Lors d'un incident, il est fréquent qu'un tiers s'interpose, traduise ou tente de calmer la personne concernée dans sa propre langue.

la valeur, mais elle peut également s'échapper par circonvolutions progressives et donner des fragments de vie en partage.

Cette sociabilité ouverte crée une ambiance particulière que certains habitués viennent précisément rechercher. Aussi étrange que cela puisse paraître aux yeux des citadins qui restent à distance de ce qu'ils perçoivent comme des marchés de la misère, la nécessité n'est en effet pas la seule motivation de leur fréquentation. J'y ai rencontré des retraités qui venaient s'y libérer du poids de la solitude, en vendant ou en chinant des objets devenus prétextes à échanger. « *Delanoë⁴ ne veut pas de pauvres sur sa commune, il veut Paris-plage, mais le Paris-village il est ici* » affirmait un vendeur de la Porte Montmartre. Sur ces marchés improvisés, qui constituent des « régions ouvertes » d'accessibilité mutuelle (Goffman 2013), des citadins de toutes origines cultivent ainsi l'art de la conversation « anonyme ».

Amis de la rue et inconnus familiers

« *C'est comme ça ici, on discute de tout avec tout le monde, on se fait des amis... Enfin des amis, vous voyez ce que je veux dire... Y'en a même qui se sont rencontrés sur ce marché et qui se sont mariés !* » me racontait un biffin⁵ de la porte Montmartre. Les échanges du marché stabilisent des liens de confiance qui prennent rarement la forme d'engagements familiaux, ce couple m'a été présenté comme une exception. Même dans les espaces les plus stabilisés, aux portes du marché aux puces, là où les années ont cristallisé des habitudes, les liens « d'amitié » ne s'affirment qu'avec hésitation « *Enfin des amis, vous voyez ce que je veux dire* ». Les biffins les plus installés dans cette activité ont des compagnons de marché. S'ils chinent seuls, ils vendent généralement par petits groupes de deux ou trois. Ils s'installent côte-à-côte et veillent sur les affaires des uns et des autres. Porte Montmartre, les plus anciens se retrouvent ainsi trois jours par semaine sous le pont du périphérique depuis des années – bien avant la création du « carré des biffins ». Ils ont partagé des galères, le froid et le vent des longues journées d'hiver, l'angoisse de la fuite devant les policiers, l'accablement de voir disparaître dans la benne des objets qu'il avait fallu une semaine pour chiner, puis la longue lutte pour gagner le droit de vendre dans la rue. Derrière leurs étals précaires, ils se chicanent, commentent le monde, les événements d'actualité générale et ceux qui les concernent directement, ils glosent sur les gens qu'ils croisent et sur ceux qu'ils connaissent, et partagent de bons rires. Certains finissent ainsi par bien se connaître. Mais ces amitiés restent dans leur grande majorité circonscrites dans l'espace de la rue. Ils peuvent s'entraider, s'inquiéter de l'ulcère de Ben et lui offrir des médicaments, aller visiter Adama à l'Hôpital, ils peuvent connaître leurs situations familiales respectives et demander des nouvelles des enfants, mais ces liens ne percent pratiquement jamais la frontière de l'espace privé. Ils peuvent ainsi développer des liens de solidarité et une

⁴ Alors maire de Paris

⁵ D'après Catherine de Silguy (1996, p. 62), « biffe » était le nom argotique donné au crochet des chiffonniers, à leur tour baptisés « biffins » (ce terme désigne également les fantassins au 19^e S). Ce terme a été déterré des livres d'histoire par le comité de soutien des vendeurs de la Porte de Montmartre regroupés depuis 2006 dans l'association « Sauve qui Peut » pour lutter contre la répression dont ils faisaient l'objet. Les vendeurs les plus installés dans cette activité qui ont milité pour obtenir la légalisation de leur activité se dénomment ainsi, mais la majorité des acteurs de ces marchés ne donnent pas de nom spécifique à ce qu'ils font : ils se débrouillent, font du commerce.

complicité sans jamais connaître les autres espaces de vie où ils sont par ailleurs engagés. Ces amitiés restent dans la rue.

« *Sur le marché tout le monde me connaît mais personne ne sait qui je suis* » me confiait un jour l'un des plus anciens vendeurs de la Porte Montmartre. Sur lui comme sur les autres, circulent bien des histoires. Un vendeur me fut présenté comme « *l'ancien chauffeur de Bokassa* » ; on racontait de cet élégant Chibani, qu'il était riche et ne venait au marché – où il ne vendait jamais rien tant sa marchandise était chère - que pour se distraire ; de cet autre vieil homme apparemment fragile, qu'il avait tenu en son temps une maison close à Barbès et mené des affaires aussi louches que lucratives. Il est impossible de démêler la part de fiction et de vérité des curriculum vitae qui circulent sur le pavé. Cette distinction n'a ici ni pertinence, ni intérêt. Les vendeurs se connaissent généralement par leurs prénoms ou surnoms : « l'homme d'affaires », « le Roumain », « Kirikou », le « fourreur ». Ces sobriquets construits à partir de caractéristiques ethniques, physiques ou en lien avec un style ou une spécialisation de vente, construisent, tout comme ces petites histoires, des personnages. Peu importe de savoir qui est vraiment le « fourreur » et s'il est ou non milliardaire, ce qui compte c'est cette histoire de la convivialité du marché que les biffins se racontent, parce qu'elle donne un sens partagé – au-delà de la nécessité - au fait d'être là. Peu importe qui est vraiment ce vieil homme au port altier, ce qui importe c'est la dignité qu'il incarne pour tous. Peu importe que celui-ci ait ou non fréquenté des milieux influents et brassé beaucoup d'argent, ce qui compte, c'est la morale de ces petites histoires : tout le monde peut tomber et se retrouver tout en bas. Ce qui importe ce sont ces histoires de rebondissements permanents que les vendeurs de trottoir se racontent : les multiples vies de la vie et les trésors que l'on trouve dans les poubelles de Paris... Ces histoires leur permettent d'expliquer – en sortant du registre de la faute et de l'incapacité personnelle - comment ils en sont arrivés là et de dégager au sein des « paysages de possibilités » que constituent ces marchés, des horizons biographiques (Cottureau, Mohatar Marzok 2012). Qu'importe que ces récits aient ou non un fond de vérité, ils permettent de trouver un sens à ce qui est partagé et de s'orienter dans le chaos de la vie.

Porte Montmartre, des histoires circulent également sur les clients. Les négociations passées ont donné aux vendeurs une idée de la « fiabilité » des uns et des autres et ils échangent leurs appréciations. « *Elle c'est pas la peine, faut même pas discuter, elle veut tout pour rien, elle a un grain à mon avis, elle fait des problèmes tout le temps* », « *lui il était prof de Philo, il est bavard, il aime bien discuter, il achète beaucoup de livres* ». Au fil des discussions visant à fixer le juste prix, les vendeurs apprennent des petits bouts d'histoires de vie. Ils savent que telle cliente se retrouve seule sans travail avec ses quatre enfants et tire sur la corde, que cet autre fait un business de montres anciennes dont il doit tirer un bon profit, etc. Ces petites histoires permettent d'abord d'évaluer le juste prix qui est un prix juste au regard non seulement des besoins du vendeur, mais également de ce que l'autre peut donner. À force de « discuter » autour de l'évaluation des objets, des liens de confiance finissent par se nouer. Des clients deviennent ainsi des « inconnus familiers ». Les vendeurs les reconnaissent et les saluent, développent avec eux des discussions mais ils ne connaissent généralement même pas leurs noms. Juste avant Noël, j'ai ainsi assisté à l'échange suivant : un biffin a sorti de son cabas un objet qu'il avait mis de côté pour un habitué. « *C'est cadeau, ça m'a fait penser à vous* ». Le client a pris le livre dans ses mains et lu la quatrième de couverture avec une émotion palpable. « *C'est incroyable ! C'est difficile de faire un cadeau. Même ma famille, ils tombent toujours à côté. Il faut bien connaître les gens. Vous*

ne pouviez pas me faire plus plaisir ! » La relation marchande peut ainsi nouer des liens de familiarité entre des individus qui restent par ailleurs totalement étrangers les uns aux autres. Dans l'exemple ci-dessus, le biffin ne connaissait ni l'adresse, ni la profession, ni le nom du client, mais il était capable de déduire des nombreux échanges qu'il avait eus avec lui qu'il aimerait lire ce livre qu'il venait de trouver.

Nous pouvons dès à présent remarquer la nature complexe et élastique de ces liens que l'on a coutume de qualifier de « faibles » (Granovetter 1973)⁶. Sur ces marchés, les liens peuvent être occasionnels ou régulièrement entretenus, donner lieu à un échange d'informations autour du prix d'un objet ou à une communication répétée susceptible de créer un sentiment de familiarité, ils peuvent être cultivés entre des personnes partageant une même langue et un même sentiment de déracinement comme entre des individus appartenant à des mondes sociaux et culturels très différents. Ces liens entremêlent réciprocité et intérêt, rivalité et échanges, distance et proximité. Mais dans tous les cas, ils restent circonscrits à l'espace de la rue. S'ils respectent en ce sens les règles de l'anonymat, ces liens ne peuvent être dits anonymes. Le vocabulaire dont nous disposons pour décrire les relations distingue ce qui est ici intrinsèquement lié. Des amitiés se nouent mais hésitent à se qualifier comme telles, des inconnus peuvent être familiers, on peut être connu et reconnu sur ces marchés sans que personne ne sache qui on est, familiarité et étrangeté n'y sont plus inconciliables.

Récits de vie

Ces petites foules marchandes et précaires sont des espaces ouverts où peuvent se nouer des liens plus complexes que ne laisse penser l'opposition entre liens forts et liens faibles. Il y a aussi des liens fugaces qui libèrent des confidences : des personnes que l'on a jamais vues, que l'on ne verra jamais plus, qui saisissent une brèche ouverte par une discussion sur un objet ou une attention commune à un événement, pour se raconter. Mes carnets de terrain sont pleins de récits autobiographiques que je n'ai pas sollicités, soutenus tout au plus par une écoute attentive. Un dimanche d'août alors que je m'étais assise sur un banc au cœur du marché informel de la Porte Montmartre, pour noter des observations, un homme d'une quarantaine d'année m'accosta :

- *Vous écrivez vos mémoires ?*

- *Non j'écris sur le marché*

- *Vous aimez être là ?*

- *Oui... ça vous étonne ?*

- *Non, y'a une ambiance ici, on parle avec tout le monde, y'a des gens qui viennent que pour ça ! Moi je vends des ordinateurs, juste là (en face du banc). Je les achète ici le matin très tôt ou je les récupère à droite à gauche, je les répare et je les revends. J'étais professeur de biologie avant en Tunisie. Mais avec le chômage, la famille qu'il faut aider, j'ai dû partir. Ici je me débrouille comme ça. J'avais fait des études d'informatique aussi, c'est pour ça... ».*

⁶ Granovetter a distingué les liens « forts », relations régulières que nous entretenons avec des proches, caractérisées par un partage émotionnel et une réciprocité, des liens « faibles » que nous entretenons avec de simples connaissances. A partir d'une étude sur des cadres dans la région de Boston, il a montré que ces liens faibles pouvaient être dits forts en ce qu'ils permettent de créer des réseaux plus diversifiés et étendus -à l'intérieur desquels circule une information moins redondante- et donc être plus « efficaces » que les liens forts en matière de recherche d'emploi notamment.

Beaucoup de vendeurs ou de vendeuses m'ont ainsi spontanément raconté, sans que je les ai questionnés à ce sujet, leurs vies d'avant et les événements qui les avaient conduit à vivre ainsi d'expédients. Tous avaient eu à un moment donné une bonne vie, une famille et un travail avant d'être réduits à vendre ainsi, à côté des plus démunis. Ils avaient été professeur de biologie en Tunisie, pédiatre en Russie, pilote en Algérie, mais avaient été contraints à l'exil. Ils étaient partis à la recherche de possibles et se débrouillaient comme ils le pouvaient pour assurer une bonne vie à ceux qui étaient restés au pays. Ou ils avaient travaillé dur depuis l'enfance, mais n'avaient jamais été déclarés et ne parvenaient pas à s'en sortir avec le minimum vieillesse. Ou bien ils gagnaient bien leur vie avant un accident du travail qui les avait mis hors circuit. Ou encore ils avaient été chassés par leurs parents, leurs conjoints et ne parvenaient plus depuis lors à remonter la pente, etc. J'avais parfois l'impression que ces histoires ne m'étaient qu'en partie adressées. Les ruptures biographiques étaient racontées au fil d'un récit déterministe. Leurs trajectoires de vie avaient été brisées par l'irruption d'un changement. Leur quotidienneté s'était fracturée et ils avaient perdu le contrôle de leur vie. Certains évoquaient le « *mektoub* »,⁷ d'autres le mauvais œil.

L'accroche de l'interaction retranscrite ci-dessus peut être entendue comme une question indirecte : « que faites vous ici ? » -il est évident que je n'écris pas mes mémoires- fondée sur la perception d'une incongruité partagée. Sa présence sur ces marchés est aussi étrange que la mienne et le récit qui suit, comme toutes ces histoires de vie, peut être compris comme une invitation à une reconnaissance réciproque. Ces histoires invitaient à poser un autre regard sur le locuteur : ne pas réduire l'autre à ses difficultés et envisager qu'il puisse y avoir une certaine dignité à se débrouiller. Elles m'étaient en ce sens incontestablement adressées. Mais les mots s'engrenaient et ces histoires de vie se déroulaient sans questions ni relances. Certains, une fois lancés, semblaient oublier leur interlocuteur. Comme s'ils se racontaient pour eux-mêmes l'histoire d'une vie qui leur avait échappé, comme s'ils cherchaient à comprendre ce qui leur était arrivé, à évaluer rétrospectivement leurs choix. Si ces récits autobiographiques sont à ce point récurrents, c'est que cette reconfiguration narrative joue un rôle essentiel : elle permet de recoller les morceaux de vies brisées, aide à trouver un sens, une direction à ses propres activités. L'activité marchande, au plus bas de l'échelle sociale, en marge de toute régulation et reconnaissance institutionnelle permet à des hommes et à des femmes malmenées par la vie de reprendre pied et de bifurquer parfois vers d'autres devenirs. Ces histoires de vie jouent finalement le même rôle que le commerce d'objets de peu : les vendeurs tentent de redevenir acteurs de leur propre vie. Par ces récits, ils intègrent la discontinuité et l'instabilité, réalisent des liens et des synthèses entre ce qu'ils ont été et ce qu'ils ne sont plus, tout en étant les mêmes, des médiations entre causes, hasards, intentions et le déroulement effectif de leur histoire. Ces mises en intrigue (Ricoeur 1990) leur permettent ainsi de redevenir les acteurs de leur propre histoire, les sujets de ce qu'ils ont subi.

Confidences anonymes

J'ai quelquefois reçu de manière inattendue d'étranges confidences au fil de ces interactions de rue. Ces manières de se raconter sont plus rares que les précédentes et

⁷ Ce qui signifie « *c'est écrit* » en arabe.

elles ne me semblent pas spécifiques à cette sociabilité de marché.

Sur un banc du Boulevard Barbès, une femme voilée s'assied à mes côtés et engage la conversation en me prenant à partie sur la difficulté de faire une pause dans ce quartier sans être importunée. Elle me dit que son mari est allé prier et qu'elle en profite pour faire des courses puis me confie sans transition, sa difficulté à vivre avec cet homme, l'énergie dont elle a besoin pour faire mine que tout va bien, son épuisement à faire comme si. Elle déploie le récit de ses difficultés conjugales sans pause ni respiration puis s'interrompt brusquement, se lève en me souhaitant bonne journée et disparaît dans la foule. La reconnaissance d'une identité de genre suffit ici pour confier ses difficultés à tenir son rôle d'épouse. Ces confidences, comme les récits autobiographiques que nous venons de présenter, surgissent sans être suscités par une question et se déroulent en soliloque. Comme si ce qui importait était l'acte de dire, d'extérioriser un malaise en paroles, sans attendre ni réponse, ni réaction. Expectorer et reprendre le chemin de son quotidien. L'entrée en confidence est tout aussi impromptue que la clôture sans annonce de l'interaction elle-même. Ces « discours volants » comme les qualifiait joliment Colette Pétonnet sont comme des jaillissements de vérité non spécifiquement adressés : « En situation d'anonymat parfait la parole est libre comme l'air, sans attache ni dépositaire. Elle n'interfère avec rien, celui qui la reçoit n'est personne, elle n'est donc pas susceptible d'être détournée ni trahie. C'est pourquoi elle est vraie, quelle que soit la part de lui même, réelle ou fantastique, que l'individu choisit de livrer » (Pétonnet 1987 : 260).

Un échange sur le marché de la porte Montmartre m'a un jour prise au dépourvu et laissée dans un état de sidération. Une femme d'une soixantaine d'année était assise, adossée à un arbre au milieu d'une petite foule de vendeurs et d'acheteurs. Elle était habillée de vêtements d'homme bien trop grands pour elle. Les manches de son blouson étaient largement retroussées et elle se perdait dans un ample pantalon. Devant elle, sur un drap, étaient posés des vêtements et des jouets d'enfants. Je m'arrête devant son étal et une discussion s'engage sur les descentes de police. « *Ne vous inquiétez pas, ça fait vingt ans que je vends, j'ai l'habitude* ». Elle poursuit « *si vous voulez vendre, commencez par amener un petit carré de tissu, si vous êtes inquiète pour la police, vous pourrez remballer vite. Un conseil : faut jamais courir. Vous remballer, vous partez mais vous ne courez pas et faut toujours leur parler gentiment : « je sais que j'ai pas le droit, mais j'ai une petite pension, j'men vois, c'est difficile »... y'en a qui leur hurlent dessus et les flics ils les secouent les vieilles, faut voir !* » J'essaie de lui expliquer que je ne suis pas sur le marché pour vendre, mais elle ne m'écoute pas et continue son récit. Elle m'explique ses astuces pour dénicher des objets : « *Je suis très débrouillarde moi vous savez. Hier soir j'ai guetté les camions de déménageurs, j'ai attendu et j'ai fait de belles trouvailles. Je suis contente. Je suis très vive et je me débrouille. Pour les vêtements, même pour la nourriture. La cantine Franprix, faut voir ! Y'a une orange pourrie, ils jettent tout le sac, c'est un scandale tout ce qu'ils jettent. Moi je vous le dis, je fais de l'écologie (petit rire). Les yaourts, deux jours avant la date, c'est une honte ! Je fais les poubelles, je récupère, je fais mon beurre ici. J'ai économisé sous par sous. Maintenant je suis propriétaire. Un petit studio à Paris, pis une maison à la campagne aussi. J'étais dans le milieu hospitalier avant. Aide soignante. J'ai travaillé, ça ! Toute seule avec mon fils et des horaires pas possibles.* » Elle fait une pause dans son récit, me regarde d'un œil trouble et enchaîne sans que je puisse l'arrêter. « *Mon fils il a souffert. A trois ans y'a une nounou qui l'a frappé. J'avais pas le choix. Quand j'ai compris je l'ai retiré. Puis à sept ans il a été abusé par un youpin en colonie. Ça m'a rendu dingue. Une colonie de la ville ! Ça m'a rendu dingue. Maintenant j'ai*

la haine. Je pourrais tuer. J'ai fait des photos pour ma carte d'identité l'autre jour, j'ai vu dans mes yeux, y'a de la folie... » Un monsieur passe et la salue. Elle commente : *« Ça fait 10 ans que je le connais, c'est un monsieur bien, il fait beaucoup de voyages en Égypte, il m'achète des draps qu'il donne là-bas. Y'a des Africains qui achètent aussi avant de rentrer, des Maghrébins pareils. Moi je suis contente quand mes clients sont contents. Quand je trouve des appareils électriques, je les teste, je trouve ça dégueulasse de vendre des choses qui marchent pas. J'aime bien quand mes clients ils repartent contents. »* Et sans transition, elle reprend le fil de son récit. *« Mon fils maintenant vous devinerez pas ce qu'il fait ! Il est policier, il travaille à la Brigade des mœurs. Je peux vous dire qu'il les lâche pas ces salauds. »* Elle suspend sa parole, les yeux dans le vide, me redit qu'il ne faut pas partir en courant devant la police, rester polie, et puis me dit *« Moi je fais les poubelles... L'autre fois, j'étais assise par terre, y'en a un qui m'a pris pour une clocharde, il m'a filé un billet, j'ai pris. Je prends pour mon fils, pour tout le mal qu'ils lui ont fait. »* Une enfant Rom s'installe devant la grand-mère et l'accroche du regard. Elle sort de son sac un vêtement qu'elle lui tend, fait un commentaire sur ces Roms dont il faut se méfier, ces mêmes qui restent des mêmes. *« Hier j'étais sur un banc, y'en a une qui allaitait, je lui ai laissé ma place. Après j'ai regretté, ses mômes hurlaient, ils m'ont cassé les oreilles. »* Puis elle se lève brusquement, donne les objets qu'elle n'a pas vendus à un vieil Africain, se tourne vers moi et dit comme pour se justifier *« j'aime pas repartir chargée »*, me salue et disparaît.

Ces récits sont saisissants parce qu'ils donnent à entendre avec une émotion véritable des difficultés, des souffrances et sont interrompus sans transition. Si l'entrée en discussion respecte les règles de l'engagement de face dans un espace public, les « règles du prendre congés » (Goffman 2013) sont quant à elles complètement bafouées. On est loin des registres anodins de la « communication phatique » qui se saisit de la météo, des chiens que l'on promène ou de n'importe quel petit rien pour créer du lien. Ces récits de trottoirs ne sont pas des bavardages insignifiants. « La pellicule protectrice de l'anonymat favorise, au contraire, le rejet hors de soi des poids de la vie affective, la délivrance d'inquiétudes et d'aveux qu'on ne confierait peut-être pas à un proche » (Pétonnet 1987 : 260). Comme si la rue était un espace où l'on peut dire sans que cela n'ait de conséquence, que l'on n'y arrive pas, que l'on n'a pas été capable de faire ce qu'on aurait du, que l'on a faillit à son rôle. Si comme le propose Goffman (2003), la rue est un espace où les exigences de l'exposition au regard d'autrui produisent une sociabilité ritualisée, ces observations nous invitent à la considérer autrement que comme une « scène ». Ce qui ne veut pas dire que nous n'y serions pas tenus par des règles de civilité, comme il l'a démontré. Mais que contrairement à ce que l'auteur affirmait, l'espace public ne produit pas qu'une parade d'impressions. La division opérée entre scène et coulisse invite à considérer l'anonymat comme un masque, un jeu contrôlé sous le regard. Or les récits de soi que nous avons présentés restent incompréhensibles dans cette perspective. La distinction qu'il opère entre scène et coulisse, fiction et vérité ne nous apparaît pas pertinente ici. Ces histoires sont incontestablement construites au regard d'autres situations et relations. Ces récits de soi dans l'anonymat semblent toujours être une tentative de démêler la confusion de la vie, hors du contrôle et des obligations des espaces familiaux et statutaires. Il est possible de se dire comme on ne peut le faire ailleurs dans une interaction anonyme, parce que nous n'y sommes pas tenus par des rôles ou des statuts définis. C'est précisément parce que celui à qui l'on parle n'est « personne » (Pétonnet 1987) que l'on peut ainsi se raconter. Si les confidences de rue tournent fréquemment aux monologues c'est qu'elles ne sont pas spécifiquement adressées à leur interlocuteur. Comme si la rue était moins une

scène, qu'une « antichambre » où des échanges avec des inconnus permettent de se délester de ses sentiments d'incapacités, de recoller les fragments d'une trajectoire accidentée, afin de pouvoir de nouveaux affronter les scènes de sa vie.

La rue, on le voit, ne peut être réduite à un théâtre de froides civilités à l'opposé des sociabilités d'interconnaissance et de fraternité. L'activité marchande improvisée sur les trottoirs de Paris ouvre un espace d'accessibilité où se déploient différentes formes de communication, dans une tension entre rapports de force et échanges. Cette tension est certainement liée au caractère non institutionnalisé de ces marchés et à l'indétermination des acteurs comme des activités⁸. Dans cet espace incertain et vulnérable, des inconnus parviennent malgré tout à stabiliser suffisamment de confiance pour échanger. Comme dans le souk analysé par Geertz, le flux des mots et le flux des valeurs « sont deux aspects de la même chose » (2003, p 158). Le marché se dessine ainsi comme une région morale, où se tissent des liens, s'improvisent des régulations, se fabrique du commun et se renégocient des destins. Ces échanges nouent des liens d'une étonnante plasticité que nous avons du mal à qualifier. Amis de la rue et inconnus familiers peuvent partager des registres de familiarité, mais ces relations restent, on l'a vu, circonscrites à l'espace de la rue. Cette communication, qu'elle soit ponctuelle ou répétée, respecte une règle implicite : chacun garde pour soi adresse et identité (Pétonnet 1987). Cette règle de l'anonymat autorise un jeu complexe de proximité et de distance qui permet de concilier des registres relationnels que nous avons coutume de distinguer. Ces relations en trait d'union font voler en éclat la distinction entre scène et coulisse, fiction et réalité, étrangeté et familiarité. Dans tous les cas nous avons vu que l'anonymat ouvre un espace de communication plus qu'il ne l'interdit. Si les confidences de rue tournent fréquemment aux monologues c'est qu'elles ne sont pas spécifiquement adressées à leur interlocuteur. Mais si la relation est sans conséquences, les récits ne le sont pas et ils ne pourraient se déployer sans le support de ces interactions anonymes. Ces petites histoires que les gens racontent sur eux-mêmes dans ces espaces de bifurcation de destinées que sont ces marchés, jouent un rôle-clef. Elles aident à démêler la confusion de la vie, permettent de réaliser des synthèses, d'intégrer la discontinuité, de reprendre le déroulement de sa vie. Par le commerce le plus élémentaire comme par ces récits, des hommes et des femmes aux trajectoires accidentées tentent ainsi de redevenir acteurs de leur propre vie. C'est finalement une vie publique qui s'invente sur ces marchés, en marge de l'institution. Au fil des activités marchandes s'improvisent des formes de régulations informelles dont nous avons vu que le récit constitue un des rouages clefs.

Bibliographie

Beaud Stéphane et Weber Florence (1997). *Guide de l'enquête de terrain*, Paris La découverte et Syros.

Geertz Clifford (2003). *Le souk de Sefrou. Sur l'économie de bazar*, Paris Bouchène.

⁸ Le « carré des biffins » n'est qu'une légalisation partielle qui ne produit pas d'effets d'institutionnalisation. Sur cette question je me permets de renvoyer à : Milliot 2016.

- Granovetter Mark S. « The Strength of Weak Ties », *American Journal of Sociology*, Vol 78, n° 6 Mai 1973, pp 1360-1380
- Cottureau Alain et Mokhtar Mahatar Marzok (2012) : *Une famille andalouse. Ethnocomptabilité d'une économie invisible*, Paris Bouchene,
- Goffman Erving (2013 (1963)) : *Comment se conduire dans les lieux publics. Notes sur l'organisation sociale des rassemblements*, Paris, Economica.
- Hannerz, Ulf (1983): *Explorer la ville. Éléments d'anthropologie urbaine*, Paris, Les éditions de Minuit.
- Joseph Isaac (1984) : *Le passant considérable. Essai sur la dispersion de l'espace public*, Paris, Librairie des Méridiens.
- Lofland, L.H. (1998) : *The public realm : exploring the city's quintessential social territory*. Hawthorne, NY, Aldine de Gruyter
- Milliot Virginie (2016) : « Une intenable bureaucratie de la rue : les travailleurs sociaux face aux débordements des marchés informels » à paraître dans le n° 21 de la revue *Tsantsa*.
- Mitchell J. Clyde (1966) : « Theoretical Orientations in African Urban Studies » in Michael Banton ed : *The social anthropology of complex society* (ASA 4) London Tavistock, pp 37-68.
- Péraldi Michel, dir, (2001) : *Cabas et containers. Activités marchandes informelles et réseaux migrants transfrontaliers*, Paris, Maisonneuve et Larose.
- Pétonnet Colette (1987) : « L'anonymat ou la pellicule protectrice », in *Le temps de la réflexion VIII (la ville inquiète)* pp 247-261.
- Ricoeur Paul (1990): *Soi-même comme un autre*, Paris, Seuil
- Silguy de Catherine. (1996). *Histoire des hommes et de leurs ordures di moyen âge à nos jours*, Paris : Le cherche midi éditeur.
- Simmel, Georg (1903) : « Métropoles et mentalités » in Grafmeyer, Yves et Joseph, Isaac (textes traduits et présentés par) : *L'école de Chicago, naissance de l'écologie urbaine*, Paris, Aubier Montaigne, 1984, pp 61-78